

**Andrée Christensen, *Le livre des sept voiles*, Le Nordir, 2001,
149 p.**

Laurent Laplante

Numéro 114, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41099ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laplante, L. (2002). Compte rendu de [Andrée Christensen, *Le livre des sept voiles*, Le Nordir, 2001, 149 p.] *Liaison*, (114), 41–41.

Le livre des sept voiles

Laurent Laplante

« Il faut écrire ». L'affirmation, qui surgit dans les dernières pages du livre, aurait pu éclater n'importe où ailleurs. Nous ne l'aurions peut-être pas comprise, cependant, car le deuil n'avait pas encore prélevé son tribut.

Quand la mère reçoit la révélation du mal qui va l'emporter, « le calme du désastre » se répand en elle. La relation mère-fille s'inverse, néanmoins, et la mère devient l'enfant de son enfant. Ce premier deuil donne son prix aux mèches de cheveux qui lient les générations et traversent le temps. Il fallait l'écrire jusqu'à le comprendre.

Puis ce sera l'amour, les corps en fusion, l'absence impuissante à séparer les âmes, les lettres qui, à jamais, prouveront qu'un dieu et non un homme est passé par là. Nouveau deuil qui garde intact le choc de la fulgurance et que sonde l'écriture.

De l'enfant aussi il faudra recevoir et écrire le deuil. Deuil d'autant plus cruel qu'il ne peut opposer le souvenir à la mort. Aube, en effet, appartient, depuis toujours et à jamais, au monde exigeant et mal défini du vœu, du rêve et de l'impossible ; elle

est l'enfant qui n'est pas venue. Peut-être lui fut-il impossible de se construire un nid à côté du livre « ventre mystérieux » (p. 90). Peut-être aussi, à l'image de cet amant que l'absence ne prive pas de son magnétisme, Aube est-elle discrètement blottie dans la poésie. Peut-être habite-t-elle silencieusement ce jardin où l'on respire les présences à mesure que l'écriture les précise.

L'écriture dense et chaleureuse d'Andrée Christensen établit avec la mort les relations que méritent les charnières de l'existence humaine : l'amour, les naissances qui mettent à contribution la chair ou l'âme, les parentés fondatrices. La « beauté de la mort » donne son prix à la décision de tout miser sur « un regard d'infini » plutôt que sur « les yeux faibles de l'humain » (p. 90). Elle aide surtout à soulever délicatement les voiles qui s'interposent entre l'âme humaine et son destin toujours limité. « Il faut écrire. » ●

Laurent Laplante est journaliste indépendant et écrivain. Éditorialiste redoutable et critique littéraire réputé, son œuvre a notamment été couronnée par le prix de journalisme Olivier-Asselin.



Photo : Vincent McDonald



Andrée Christensen, *Le livre des sept voiles*, Le Nordir, 2001, 149 p.

Transit

Laurent Laplante

Les registres qu'explore et que maîtrise l'écriture de Patrick Imbert en embrassent si grand qu'on risque le ridicule à tenter d'en établir l'épicentre ou le dénominateur commun. L'amour physique ne se laisse jamais oublier ; l'analyse politique saisit toutes les occasions d'épousseter les clichés bienpensants sur la démocratie ; l'anthropologie interdit de réduire la canette de Coca-Cola à son lien obvie et superficiel avec le monde monochrome des transnationales ; un nomadisme intelligent glane sur sa route décors et coutumes, peintures et réseaux culturels ; la complicité avec le clergé tiers-mondiste crée des liens, mais s'arrête avant la fusion factice des perspectives... Regards multiples, lectures stimulantes.

Alex, en qui s'incarne Patrick Imbert au point de le laisser signer son propre *Transit*, profite de ce bagage abondant et diversifié pour prendre en défaut tantôt le monde académique, tantôt les candeurs de l'aide internationale, tantôt les prétentions de l'amour unique et éternel. Un établissement d'enseignement peut être peuplé de gens vernis de

diplômes, mais sombrer dans les sottises normatives et les fastidieuses querelles de chapelles. On peut, à force de bonne volonté mal réfléchie, mettre dans l'embarras et même conduire à la mort les lointains humains qu'on veut aider. Et le visage de l'aimée, pourtant buriné dans la chair et la mémoire, peut s'estomper à cause de l'envoûtement d'une nouvelle présence.

Imbert révèle peut-être quelque chose de son secret quand il oppose l'illusion à la fantaisie. L'illusion conduit toujours à la collusion avec les « grands discours rassurants » (p. 121) ; Alex la débusque sous toutes ses formes. La fantaisie, en revanche, déteste le mensonge au point de révéler aux gens que leur vie ne vaut rien ; il lui faut cependant, une fois les illusions abattues, contrer le désespoir en répandant le sourire et même le rire. L'humour d'Imbert grince parfois plus qu'il ne détend, mais il préserve la vie. ●



Photo : Éditions Vents d'Ouest



Patrick Imbert, *Transit*, Vents d'Ouest, 2001, 213 p.